

# LE JUIF ANTISÉMITE

-----

**Camillo BERNERI**

-----

**Éditions «Vita», 2 rue Fléchier, PARIS.**

-----

**Onzième partie:**

## **KARL MARX ANTISÉMITE**

Tandis que l'apostat opportuniste parle avec ostentation de son antijudaïsme ou de son antisémitisme, celui qui s'évade du judaïsme et du sémitisme par une protestation profonde peut ne pas être manifestement ni antijudaïque ni antisémite.

Le cas de Karl Marx nous permet une vision d'ensemble, une espèce de résumé complémentaire et concluant.

Je considère Karl Marx comme un antisémite non à cause de ce qu'il a écrit sur les Juifs, mais à cause de ce qu'il n'a pas écrit, dit et fait en faveur des Juifs.

Dans ce qu'il a écrit, Karl Marx est antijudaïque et antimolochiste, pour parler comme Tridon. On pourrait, en se basant sur ce qu'il a écrit, démontrer aussi que Proudhon a été antisémite, tandis que Proudhon a été seulement antijudaïque en tant que rationaliste et antimolochiste en tant que socialiste.

On ne peut pas être socialiste sans paraître antisémite. Si l'antisémitisme est, comme l'a dit Bebel, le socialisme des imbéciles, le socialiste intelligent, ne peut pas considérer les Juifs comme un élément social négatif vis-à-vis de l'ascension de la classe prolétarienne. Et non pas seulement les Juifs capitalistes mais les Juifs en général. Un Juif peut lutter pour l'émancipation juive, mais il ne peut le faire qu'en étant contre la tradition religieuse et nationaliste du judaïsme et contre les tendances petites bourgeoises qui prévalent chez les Juifs.

C'est un fait que Charles Fourier, que le fouriériste Toussenel, que Proudhon, que Tridon et beaucoup d'autres socialistes ont écrit des pages bien plus antisémites (puisqu'on veut les considérer comme telles) que Marx.

Qu'est-ce que dit Marx dans son opuscule (1) sur la question juive (1844)? Dans un article sur l'antisémitisme de Karl Marx (2) on cite comme phrases typiquement antisémites les phrases suivantes:

*«Le Judaïsme n'atteint son apogée qu'avec la perfection de la société bourgeoise, mais la société bourgeoise n'atteint sa perfection que dans le monde chrétien. Ce n'est que dans le règne du christia-*

(1) Marx, *Œuvres philosophiques*, traduction française, Paris, 1927.

(2) Article de M. Lansac dans la revue *Plus loin*, Paris, juillet 1933.

nisme que la société bourgeoise pouvait se détacher complètement de la voie de l'État, déchirer tous les liens génériques de l'homme et mettre à leur place l'égoïsme, le besoin égoïste, décomposer le monde des hommes en un monde d'individus atomistiques, hostiles les uns aux autres. Le christianisme est issu du judaïsme et il a fini par se ramener au judaïsme».

«Nous reconnaissons donc dans le Judaïsme un élément antisocial et actuel, qui, par le développement historique auquel les Juifs ont, sous ce mauvais rapport, activement collaboré, a été poussé à son point culminant du temps présent, à une hauteur où il ne peut que se désagréger. Dans sa dernière signification, l'émancipation juive consiste à émanciper l'humanité du judaïsme».

«Les Juifs se sont émancipés dans la mesure où les Chrétiens sont devenus Juifs».

«Quelle était en soi, la base de la religion juive? Le besoin pratique, l'égoïsme».

«Le monothéisme du Juif est donc, en réalité, le polythéisme des besoins nombreux, un polythéisme qui fait même des lieux d'aisance un objet de la loi divine. Le dieu du besoin pratique et de l'égoïsme c'est l'argent. Le Dieu des Juifs s'est sécularisé et est devenu le Dieu du monde. La traite, voilà le vrai Dieu du Juif. La nationalité chimérique du Juif est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent».

«Le christianisme est la pensée sublime du judaïsme tandis que le judaïsme est la mise en pratique vulgaire du christianisme».

«L'émancipation sociale du Juif, c'est l'émancipation de la Société du Judaïsme».

L'article en question est typique. Après avoir cité cette phrase de Marx: «*Et qui dit Juif, dit Protestant, sachez-le*», on rappelle que Toussenelle dédia son livre «*Juifs rois de l'époque*» à une princesse d'Orléans. C'est comme si Marx faisait appel à l'inquisition!

Il suffit de connaître les liens entre le Judaïsme et le Protestantisme particulièrement dans la naissance de l'esprit capitaliste pour comprendre la signification de la phrase. Là où l'autosuggestion se révèle entièrement c'est dans ce passage:

«*Cette brochure ne paraît pas un accident de la vie intellectuelle de Marx. Dans le «Dix-huit Brumaire de Louis-Napoléon-Bonaparte» (édition Marcel Olivier, p. 70) Marx énonce le mot «Juif» comme une injure: «Le ministère d'Hautpoul ne comptait qu'un seul homme jouissant d'un certain renom parlementaire, le Juif Fould, l'un des membres les plus tristement fameux de la haute Finance. On lui donna le ministère des Finances».*

Et pour finir voilà la conclusion: «*Karl Marx est donc le prédécesseur de Hitler en antisémitisme, et celui-ci n'a pas qualité pour renier son ancêtre doctrinal. Mais l'antijudaïsme de Marx, bien connu outre-Rhin, explique peut-être beaucoup de revirements apparents d'opinion en Allemagne*».

C'est avec cette méthode qu'on peut présenter Marx comme... un ancêtre doctrinal de Hitler, de même que James Guillaume, aveuglé par sa haine, a présenté Marx comme un pangermaniste à la Bismarck. Avec des phrases détachées on peut démontrer le panslavisme de Bakounine, le conservatisme de Proudhon. On peut démontrer ce qu'on veut.

En réalité il y a une seule chose qui démontre clairement l'antisémitisme: c'est l'ensemble de son opuscule, infiniment inférieur à celui de Carlo Cattaneo, de 1836 (3), ainsi que le fait que Marx n'a jamais pris à cœur et suivi avec un chaud intérêt la question juive, ni essayé de la connaître profondément. Ce qu'il dit des Juifs n'est pas entièrement faux, mais unilatéral et plein de généralisations péjoratives (qui rentrent, du reste, dans son style paradoxal, dépourvu de toute tolérance et... hégélien).

L'évasion du judaïsme de Karl Marx fut due à un complexe d'infériorité, dont l'orgueil et l'avidité de succès et de puissance furent les protestations évidentes. Le Marx de Otto Ruhle le démontre clairement, dans une heureuse, aiguë et audacieuse synthèse psychologique de la méthode du matérialisme historique et du freudisme.

Le complexe d'infériorité de Marx, suivant Ruhle, peut se ramener à un élément biologique (mauvais état de santé; manque d'appétit, constipation, maux d'estomac ou d'intestin, hémorroïdes, furonculose, etc...), à un élément d'ordre social: origine juive ressentie comme une tare sociale, à un élément d'ordre familial: rôle d'aîné. L'élément biologique a une très grosse importance:

(3) C. Cattaneo, *Ricerche economiche sulle interdizioni imposte dalla legge civile agli Israeliti*, Milano, 1836.

*«C'était un homme qui assimilait et désassimilait très mal... il est évident qu'un dérangement si grave de fonctions aussi importantes devait être ressenti par Marx comme une insuffisance terrible et provoquer très fortement dans son esprit le sentiment d'infériorité. C'est certainement là qu'il faut voir dans le cas de Marx, l'une des sources les plus profondes de ce sentiment».*

Marx est le type du malade des fonctions d'assimilation et de désassimilation morale.

*«Toujours grognon, fâché, mordant, il se comportait comme un homme qui souffre de crampes d'estomac, de flatulences et d'accès biliaires. C'était un hypocondre, et c'est en hypocondre qu'il exagérait ses malaises. Sans discipline alimentaire, mangeant peu, irrégulièrement et sans ressentir d'appétit, mais excitant incessamment son estomac à coups de pickles, de cornichons, de caviar et d'épices, il était également sans règle et sans mesure dans son travail et ses relations. Les mauvais mangeurs sont de mauvais travailleurs et de mauvais camarades. Ils absorbent trop peu ou se chargent les organes, refusent le travail ou s'en tuent, se cachent des hommes ou sont amis du genre humain sans que personne en bénéficie. Ils se trouvent toujours à l'extrême. Ni l'estomac, ni le cerveau, ni l'âme ne supportent un tel traitement. Marx n'a jamais pu exercer un vrai métier dans sa jeunesse et n'a jamais été capable par la suite de gagner son pain régulièrement. Il n'avait ni profession, ni emploi, ni occupation régulière, ni gain fixe. Tout ce qu'il faisait était improvisé, fruit du caprice, jeu du hasard. Au lieu de suivre les cours de l'Université et de se préparer un métier, il surchargeait son estomac intellectuel de mixed-pickles littéraires et philosophiques. Ni discipline, ni sens de l'ordre, ni mesure dans l'absorption ou la dépense. Il passait quelquefois des mois sans mettre la main à la plume, puis soudain se précipitait dans les abîmes de la science et travaillait comme un Titan. Il passait alors jour et nuit à bouleverser des bibliothèques, faisait des montagnes d'extraits, rédigeait d'épais manuscrits qu'on a trouvés après sa mort à pleins paniers, arrêtés au milieu du texte. Et cependant, il avait au travail aussi peu de goût qu'à la table; il gémissait, jurait, il maudissait son sort, se traitait de galérien de l'esprit et martyrisait sa famille. En revanche, grand amateur de menues friandises: souvent, tandis que les siens attendaient tristement les honoraires du journal, il confiait au brave Engels les articles promis pour s'enfoncer lui-même dans les classiques anciens, fouiller les plus précieux trésors des bibliothèques, engloutir le caviar de littératures choisies, ou se livrer au plaisir des hautes mathématiques avec une jouissance de snob. Ces épices ne le lassaient pas, il n'en avait jamais assez, non plus que de cornichons à table. Mais le travail quotidien lui causait une horreur, il ne pouvait souffrir de se mettre dans le rang».* (ov. cit. p.395-400-401).

Marx fut donc un schizophrénique. L'orgueil et le mépris se révèlent en lui comme tendance compensatoire, ainsi que son cynisme. Son ambition est son auxiliaire le plus puissant dans le plan de sa vie.

Tous ceux qui ont connu Marx le présentent comme un homme d'un amour-propre chatouilleux, qui se donne des airs de dictateur, qui a des manières blessantes et des jugements encore plus blessants. Un Russe en écrivant de Marx à Bakounine, lui disait:

*«Ses gestes étaient anguleux, mais fiers, et témoignaient d'un homme qui s'estime. Toutes ses manières blessaient les usages reçus, mais elles étaient empreintes de fierté, voire de mépris; sa voix perçante et métallique convenait merveilleusement aux jugements péremptaires qu'il portait sur choses et gens».*

Karl Schurz nous a laissé ce portrait de Marx à trente ans:

*«Je n'ai jamais vu un homme d'une arrogance d'attitude aussi blessante, aussi insupportable. Dès qu'une opinion s'écartait en quoi que ce fût de la sienne, il ne lui faisait même pas l'honneur de l'examiner. Si quelqu'un le contredisait il le traitait avec un mépris qu'il dissimulait à peine. Quand un argument lui déplaisait il y répondait soit par une ironie cinglante pour la pitoyable ignorance dont on faisait preuve en le lui servant, soit par des soupçons injurieux sur les mobiles de celui qui l'employait».*

Ces portraits concordent avec d'autres témoignages. Bakounine écrivait:

*«Marx aime sa propre personne plus que ses amis et ses apôtres, nulle amitié ne résiste pour lui à*

*la moindre blessure d'amour-propre, il pardonnera plutôt une infidélité à son système politique et social: car il pourra y voir une preuve de la bêtise ou tout au moins de l'infériorité intellectuelle de son ami et il y trouvera son plaisir. S'il ne voit pas en lui un rival qui puisse parvenir à sa taille, il ne l'en aimera peut-être que mieux. Mais jamais il ne pardonnera à personne: pour qu'il vous aime, il faut que vous l'adoriez, que vous fassiez de lui votre seule idole, et pour qu'il puisse seulement vous supporter, il faut au moins que vous le redoutiez. Il aime s'entourer des plus humbles personnes, de laquais et de vils flatteurs...».*

*«Marx est le grand dispensateur des distinctions honorifiques, mais un dispensateur sournois, perfide; il ne pousse jamais franchement les autres contre les malheureux qui ne lui ont pas rendu un tribut suffisant d'hommages».*

*Et encore: «Marx a deux horribles défauts: il est vaniteux et jaloux... Marx est personnel jusqu'à la folie. Il dit «mes idées» et ne veut pas comprendre que les idées n'appartiennent à personne et que si l'on cherchait, on trouverait sûrement que les meilleures et les plus grandes sont précisément le produit du travail instinctif de tous. Marx, qui avait déjà un penchant spontané à l'adoration de soi-même, a été définitivement gâté par l'adulation de ses élèves qui ont fait de lui une sorte de pape; or, rien n'est pire pour la santé morale et intellectuelle d'un homme, même intelligent, que d'être idolâtré et tenu pour infaillible. Tout cela a rendu Marx encore plus personnel, de sorte qu'il abhorre maintenant quiconque ne courbe pas la tête à son passage» (id. p. 132).*

O. Ruhle, comme tous les biographes de Marx, hagiographes imbéciles ou opportunistes à part, doit reconnaître que ces jugements correspondent à la vérité.

*«Lui, Marx, lui seul, détenait la doctrine. C'était chez lui, et chez lui seul, que se trouvait la science aussi pure que le diamant, la conception immaculée du socialisme, la pierre philosophale, la vérité divine. Il réprouvait toute autre opinion que la sienne avec une rage méprisante, avec un sarcasme haineux, et persécutait de toutes ses forces toute pensée qui n'était pas née dans son cerveau. Il n'était de sagesse que la sienne, de socialisme que celui qu'il propageait, d'évangile qu'en sa doctrine. Son œuvre était le parangon de la pureté intellectuelle et de l'intégrité scientifique. Son système était Allah et il en était le prophète».*

*«La clairvoyance géniale de Marx faisait faux-bond toutes les fois que l'apparition d'un rival à sa taille troublait la paix de son esprit. Son infaillibilité dans le domaine des questions révolutionnaires était ébranlée fortement, dès que son dévouement à l'œuvre positive se compliquait de l'angoisse nerveuse que lui causait le souci de son prestige» (id. p. 402, 403. 253, voir appendice n°6 en fin de cette partie).*

La dépréciation des autres est une attitude de défense contre un complexe d'infériorité. Marx ne pardonnait pas si on oubliait de le remercier de l'envoi d'un de ses ouvrages, mais il ne prenait pas en considération les livres de Lassalle. Il avait échoué avec la *Gazette d'Augsbourg* à cause de son ignorance des idées socialistes françaises et son sentiment d'insuffisance lui avait fait voir dans cette aventure la défaite de sa carrière de journaliste. Son acharnement contre Proudhon fut, avant tout, une revanche personnelle sur le socialisme français. Ruhle a bien saisi le mécanisme des attitudes arrogantes de Marx, tremblant toujours pour son prestige, toujours préoccupé d'affirmer sa propre valeur.

*«Car cette arrogance dont on parle, cette susceptibilité frémissante, ce besoin d'avoir toujours raison, n'étaient que le masque, bien connu des psychologues, d'une immense méfiance de soi; cette méfiance l'obligeait incessamment à parer au danger, réel ou chimérique, de se voir soudain découvert, par les réflexes excessifs d'une sensibilité constamment irritée. Il ne pouvait écouter jusqu'au bout quiconque pensait autrement que lui, parce qu'il redoutait toujours que l'adversaire ne sortît vainqueur du débat, il ne pouvait que traîner dans la boue l'opinion de ses contradicteurs, parce qu'il tremblait d'appréhension qu'elle ne trouvât des partisans et que la sienne fût ridiculisée. Il ne pouvait que bafouer parce qu'il espérait déprécier par des attaques personnelles la validité des arguments qu'on lui opposait, dévaloriser la thèse adverse, et détourner d'elle les suffrages des gens qui l'auraient approuvée. Il ne pouvait souffrir de rival, parce qu'il était constamment torturé par l'idée qu'on risquait de trouver que ce n'était pas lui, mais ce rival, qui était l'homme habile entre les plus habiles, capable entre les plus capables, et révolutionnaire parmi les révolutionnaires.*

*En se présentant arrogamment il espérait inconsciemment intimider les adversaires hésitants, avoir d'emblée raison des faibles. En ridiculisant les opinions des autres, il pensait s'assurer une supériorité. En se montrant sûr de la victoire et se donnant les lauriers d'avance, il était convaincu d'user de la seule méthode qui pût permettre un triomphe complet et octroyer toutes les couronnes» (id. p.166).*

Cynique tapeur, dans l'intimité, de son ami Engels, il affecte la plus grande dignité vis-à-vis des autres. Dans la misère, il assure son monocle avec des gestes à la Caillaux. N'ayant pas la parole facile, ne pouvant pas se délivrer de son accent rhénan, souffrant du trac, il se lance dans le sujet avec véhémence. Toute expression d'un sentiment profond le rend railleur ou cynique. Il souffre de son arrogance, et il est heureux lorsque, en dehors de la concurrence politique et culturelle, il peut devenir simple et tendre. Il adore les enfants, et le Marx batailleur des polémiques est «*le père Marx*» qui a toujours du sucre dans ses poches pour en régaler les gamins de son quartier et qui joue avec ses enfants comme un grand enfant. Le dictateur de l'Internationale est «*docile comme un agneau, doux comme un mouton*» (ainsi s'exprime Liebknecht) devant la dictature de Lène, la gouvernante qui «*lui lavait si sérieusement la tête*», s'il faisait mine de grogner.

Toute la vie de Marx fut un effort d'évasion d'un état d'esprit d'infériorité. L'homme Marx explique Marx écrivain.

Espérance ambitieuse pour sa famille, chez laquelle les succès culturels sont une tradition, il sent le poids de son rôle.

*«Sa carrière d'écolier autorisait les plus grands espoirs. Son intelligence et sa maturité d'esprit étonnaient tout le monde. Une auréole d'enfant prodige l'entourait. A dix-sept ans il était prêt à aborder la Faculté.*

*Mais des dons supérieurs obligent, surtout quand on a un prestige à soutenir, quand on a fait, par ses exploits, des promesses qui vous engagent. Marx jusqu'à dix-sept ans, avait marché si vite qu'il devait désormais soutenir la même allure. L'aiguillon d'un glorieux passé est plus mordant que l'éperon. Ajoutons que le père de Karl voulait expressément que son fils embrassât une carrière savante. Et son autorité d'après tout ce qu'on sait, semble avoir eu grand poids dans toutes ces questions.*

*La déception n'en fut que plus vive quand Marx, soudain, heurta l'obstacle et renâcla. Il y eut de sérieux conflits entre lui et son père, qui songea même à l'aiguiller sur d'autres voies. Les choses n'allèrent pas si loin, mais Marx garda de cet échec, subi sous les yeux de sa famille, une diminution de sa confiance en soi. Il tomba dans la crainte et le doute, l'incertitude s'empara de lui, il se demanda s'il était de taille à satisfaire aux exigences familiales. Il se mit à fuir ses condisciples, se déroba aux examens, refusa de choisir une carrière et présenta tous les symptômes du plus profond découragement. Son ambition aiguisait à tel point le sentiment de ses responsabilités qu'il ne pouvait que difficilement finir ses devoirs. Il redoutait de terminer parce qu'il craignait un échec» (id. p.395-396).*

Marx est Juif. Depuis des longues générations, tous ses ancêtres paternels et maternels étaient rabbins. Son père, avocat, s'était fait protestant avec toute sa famille (4). Tout le monde considérait la famille Marx comme une famille juive. Karl avait une figure et une attitude générale nettement juives. Or le Juif était haï en Rhénanie. Il faut rappeler les observations de A. Spire sur les écoliers juifs pour comprendre tout le handicap que supportait le petit Marx et toute sa volonté de rechercher, dans une supériorité d'enfant prodige et d'écolier modèle, une compensation.

*«Probablement dès sa petite enfance a-t-il cherché à s'en défendre en neutralisant par son intelligence et son travail le handicap de son origine. Mais même s'il n'a pas trouvé d'obstacles dans sa vie, ou s'il les a franchis aisément, de sorte qu'ils n'ont pas joué un rôle mentionnable, ce fait n'infirme en rien que son origine juive ait provoqué dans son esprit un sentiment d'infériorité. Car il n'est pas nécessaire pour cela que ce sentiment soit justifié; de simples suppositions, des imaginations, ou quelques exagérations, suffisent parfaitement à la produire» (id. p.396).*

Ruhle suppose aussi que ses fiançailles, à dix-huit ans, avec Jenny de Westphalie, jeune fille appartenant à la noblesse la plus considérée de la ville, fille d'un haut fonctionnaire, douée d'une rare beauté et d'une grande culture, ont été «*comme un geste de conquérant; le morceau de bravoure d'une nature qui vit de prestige et tremble pour son amour-propre*». On peut penser que le fait de s'éprendre d'une non juive ait été chez Marx aussi l'effet de sa tendance à s'évader complètement du sémitisme et que, dans son sincère et profond amour, il y eut de l'orgueil et de l'amour-propre satisfaits. Particulièrement

(4) Selon Ruhle cette conversion s'effectua lorsque Karl atteignit l'âge de l'école obligatoire et eut probablement le but de lui assurer une carte d'entrée aux postes de la culture européenne. Selon d'autres auteurs, Hirschel Marx passa au protestantisme pour recevoir l'autorisation d'exercer sa profession d'avocat. Et cela en 1814.

significative est cette lettre que, bien des années plus tard, en repassant par Trêves, il écrit à sa femme. On y lit:

«*On me demande chaque jour, de droite et de gauche, des nouvelles de la «plus belle fille» de Trêves, de la reine des anciens bals. Il est diantrement agréable pour un homme de voir ainsi sa femme continuer à vivre dans la mémoire d'une ville sous les traits de «la princesse enchantée»* (id. p.15-16).

Marx entra dans la carrière journalistique, littéraire et scientifique, comme, enfant, il était entré à l'école. Son désir de victoire, son besoin de supériorité gouverneront toutes les phases de son existence d'homme politique et d'écrivain. Les souffrances hépatiques, qu'il considère comme des conséquences d'une maladie de famille, doivent avoir alimenté l'association subconsciente *race-diminutio capitis* de son complexe d'infériorité infantin.

Marx ne fut pas, peut-être, antisémite d'une façon subjective consciente. Mais il trouva dans l'expression antisémite de son complexe d'infériorité un auxiliaire, une défense. Il y a de la fiction et de la sincérité dans son attitude.

«*Voyez l'extraordinaire violence avec laquelle il attaque par exemple, à propos de la question juive, ce qu'il appelle «l'empirisme des Juifs».*

«*Quel est le fond profane du judaïsme? Le besoin pratique, l'argent. Quel est le culte profane des Juifs? Le petit trafic sordide. Quel est leur dieu profane? L'argent»* (id. p. 396-397).

Marx accuse le Juif d'être le prototype du trafiqueur d'or, du capitaliste vampirique. On éprouve l'impression qu'il cherche ostentatoirement à se montrer aux antipodes de sa race, à s'en séparer publiquement, et à se proclamer non-Juif aux yeux du monde en soulignant ses tendances hostiles au capitalisme. Or qui déclare expressément n'être pas Juif, a sans doute des raisons de craindre qu'on le prenne pour tel. On peut affirmer en tout cas que Marx éprouvait du fait de sa race la sensation accrue d'une infériorité qui provoquait un redoublement de la tendance compensatoire.

L'ostentation est la fiction, mais elle provient d'un processus plus profond, celui du Juif qui tâche de se libérer du poids de sa «*conscience de race*» sur laquelle il a bâti son complexe d'infériorité en écrivant et en agissant comme antisémite.

Être antisémite, c'était pour Marx non seulement tâcher de faire oublier son origine juive, mais aussi, et peut-être surtout devenir tout à fait non-Juif.

(Le peu d'importance de la question juive dans l'œuvre de Marx reste pour moi la preuve la plus évidente d'un refoulement mental de son entité sémite).

-----

### **Appendice n°6:**

Les faits confirment ces appréciations. Proudhon, en envoyant à Marx sa *Philosophie de la Misère* lui avait écrit: «*J'attends le fouet de votre critique*». Marx fustigea Proudhon avec un knout cosaque. Il suffit de rappeler ce passage de la *Misère de la philosophie* (Préface).

«*Monsieur Proudhon, jouit du malheur d'être étrangement méconnu. En France il a le droit d'être un mauvais économiste parce qu'on le tient pour un bon philosophe allemand; en Allemagne il a le droit d'être mauvais philosophe parce qu'on le prend pour le plus fort des économistes français. En notre double qualité d'économiste et d'Allemand, nous nous voyons contraints de protester contre cette double erreur*».

(\*) En droit romain: diminution du droit de cité; «*Le droit de cité se perdait, 1- en se faisant recevoir citoyen d'une autre ville; 2- en commettant quelque action indigne d'un citoyen romain, pour laquelle on encourait la grande dégradation appelée "maxima capitis diminutio", qui ôtait tout à la fois le droit de cité et la liberté; 3- La moyenne dégradation, appelée "media capitis diminutio", ôtait aussi le droit de cité; telle était la peine de ceux qui étaient effacés du rôle des citoyens romains, pour s'être fait inscrire sur le rôle d'une autre ville; ceux qui étaient exilés ou relégués dans une île souffraient aussi cette moyenne dégradation, et conséquemment perdaient les droits de cité»* (Diderot et Boucher d'Argis, *L'Encyclopédie*, 1<sup>re</sup> édition, tome 3, p.485-487). (Note A.M.; texte réécrit en français actuel).

Marx raille Weitling et il veut ignorer Lassalle «*ce fanfaron*» aux «*lieux communs...*» aux «*phrases empruntées...*» aux «*ridicules et pédantesques embarras...*» aux «*commérages baveux...*». Il se montre jaloux, dans ses lettres à Engels de cet apprenti «*qui voudrait passer d'un seul coup pour un savant et un cerveau à coups de charlataneries*». Même devant Lassalle mort, il écrit cyniquement: «*Il est difficile de croire qu'un individu si bruyant, un être aussi stirring pushing (\*), soit maintenant mort comme un rat et obligé, altogether (\*\*), de fermer sa gueule*».

Mazzini est pour Marx un vieil âne, les proudhonistes sont des ânes eux aussi, Bakounine est un rêveur et un sentimental, puis escroc et un agent tzariste. Le programme de l'*Alliance*, écrit par Bakounine est en opposition avec celui de l'*Internationale*, dont Marx se considère comme le Pape; c'est, dit Marx «*un salmigondis de vieux clichés, un bavardage sans substance, un chapelet de pensées vides, une insipide improvisation*».

-----

(\*) Littéralement: «*poussée exaltante*» (sic). (Note A.M.).

(\*\*) Totalement, complètement, tout-à-fait... (Note A.M.).